

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Il était une fois, au profond des forêts de l'Armorique un morceau de terre arrosé par une rivière venant du côté où se couche le soleil et qu'on appellerait plus tard La Claie, aux endroits où elle reçoit trois ruisseaux qu'on appellerait de Rocarant, de Rofo et les Patouilletts, avant de rejoindre elle-même une rivière plus large dite plus tard l'Oust, à une distance qu'on évaluerait à 10 kilomètres. Ce morceau de terre, constitué par moitié d'un plateau au midi, dernière avancée en ce lieu des landes qui seraient dites de Lanvaux, et au nord du large berceau de la rivière, s'appellerait Bohal à l'époque bretonne, et plus tard encore on en dirait la superficie : 845 hectares. On ferait remarquer les contours biscornus de ce morceau de terre ; on en dirait en souriant qu'un jour ou l'autre il avait dû jouer des coudes et des épaules pour ne pas être écrasé par ses voisins, tous plus gros que lui, qui s'appelleraient alors Saint-Marcel, Pleucadeuc, Molac, Saint-Guyonard et Sérent...

En ce temps-là, l'air était pur et fleurait bon la terre couverte de chênes, d'arbustes à baies et d'ajoncs. Parfois cependant, lorsque le vent du midi soufflait en tempête, on percevait l'haleine de la mer, car on n'était jamais, diraient les savants, qu'à 25 kilomètres des rives de l'Océan du Sud, à vol de mouettes et de goélands qui venaient s'ébattre sur la rivière et les rares emblavures, justement quand ils pressentaient que le dieu des vents, qu'on appellerait Eole, allait se mettre en colère...

C'était alors le temps de la civilisation des mégalithes. On était à peu près à 4 000 années de la construction de la nouvelle mairie et de la rénovation du bourg (1990 après J.C.). Des sentiers dans la forêt reliaient quelques clairières où vous pouviez voir des huttes autour desquelles s'ébattaient des enfants, car on ne craignait plus les bêtes. Ces sentiers, en descendant, conduisaient à la rivière, inévitablement.

La rivière, on s'y baignait et elle était nourricière avec son fourmillement de poissons. On vivait en effet de la pêche, aussi de la chasse et, bien sûr, de la cueillette ; on cultivait peu. Donc on vivait, et bien.

Aussi, on mourrait. Sur ce morceau de terre dont je vous parle, on avait construit deux chambres pour abriter les morts, car on avait le respect des membres de la tribu dont la vie s'est arrêtée. Ces chambres étaient faites de larges dalles de pierres plates, sur les côtés et sur le dessus. Des dolmens à couloir, dirait-on plus tard. L'une d'elles cependant avait été recouverte de pierres et de terre ; celle-là, on l'appellerait plus précisément un cairn. Ces monuments braveraient les temps et à l'époque de la construction de la nouvelle mairie, on saurait encore où ils se trouvent : l'allée couverte au bord du sentier qui va du presbytère au pont de Trébiguet, près du champs des Garets, et le cairn à proximité de l'ancien château dit de Philippe et des Hardys-Behelec en Saint-Marcel.